



**CAHIER D'ACCOMPAGNEMENT
LE JOKER
7 NOVEMBRE AU 2 DÉCEMBRE**

LE RÉVÉLATEUR

Par Stéphane Lépine, conseiller dramaturgique et chargé de cours à l'École supérieure de théâtre/département d'études littéraires de l'UQAM

En photographie, le révélateur est le produit qui permet le développement de la photo. La philosophie grecque parlait des anciens sages, érigés en révélateurs, qui dévoilaient par des moyens surnaturels les vérités cachées. Et l'écrivain français François Mauriac parlait du cinéaste Federico Fellini, le réalisateur de *La Strada* et des *Nuits de Cabiria*, comme d'« un révélateur de cette âme humaine niée aujourd'hui et reniée, et chassée de tant de romans et de films ».

Le révélateur dévoile, fait connaître, rend visible l'image latente (en photographie), fait apparaître ce qui jusque-là restait caché. En 1968, dans cet absolu chef-d'œuvre qu'est le *Théorème* (film et roman) de Pier Paolo Pasolini, un hôte d'une beauté fabuleuse fait irruption dans une famille de la riche bourgeoisie milanaise et ne partira qu'en laissant chacun foudroyé derrière lui. Le film remporte le Prix de l'Office catholique international du cinéma au Festival de Venise et il y a des critiques pour dire que ce visiteur angélique n'est nul autre que le Christ venu apporter la révélation dans un monde de mécréants.

Dans *Le Joker* de Larry Tremblay, le révélateur est un joker, « thermomètre-baromètre à personnages » que « chacun peut utiliser dans son jeu aux fins qui lui paraissent les plus rentables ». Comme dans le *Théorème* de Pasolini, la visitation de cette bonne fée ou de cet ange protecteur au sein d'une famille fait craquer le cadre de l'existence quotidienne pour permettre à chacun des membres d'entrevoir des horizons nouveaux. « Tu es en pleine métamorphose », remarque le Joker. « C'est vrai, dit Simon, mais tout va si vite! Cette nuit se comporte comme un accélérateur de particules. Il se passe des choses mais des choses! » Évidemment ici le verbe passer se lit aussi dans le sens de transmettre. En cette nuit qui « épuise » Simon, qui l'« avale », en cette nuit où « la ville est sous haute surveillance », où « quelque chose se prépare » et où il se passe plein de choses, le Joker passe à chacun des quatre personnages non pas un message mais le pouvoir d'accéder pleinement à soi-même.

« Que ressens-tu en ce moment ? », demande le Joker à Alice : « Une envie folle d'être une autre personne. » Et c'est ce qui va se passer : grâce au Joker, Olivier, Alice, Simon et Julianne vont devenir ce qu'ils souhaitaient – parfois à leur insu – devenir, vont être ce qu'ils n'avaient jamais pu être jusqu'alors. La présence du Joker fera en sorte que le négatif va pouvoir se développer et l'image apparaître. Larry Tremblay nous montre des hommes et des femmes, arrachés à leurs routines rassurantes et qui, ainsi, sont révélés à eux-mêmes et peuvent pleinement advenir. Comme le notait l'écrivaine brésilienne Clarice Lispector, « la nostalgie n'est pas celle du Dieu qui nous manque, mais celle de nous-mêmes, qui ne sommes pas suffisamment ». Et il faut parfois que passe un Joker pour que cette accession à soi se réalise, s'accomplisse.

« Au milieu du chemin de notre vie / je me retrouvai par une forêt obscure / car la voie droite était perdue. » C'est sur ces vers sublimes que s'ouvre *La Divine Comédie*, dans laquelle Dante raconte son égarement spirituel et la manière avec laquelle, guidé par le grand poète Virgile, il parvient à retrouver sa voie / voix. Ainsi en est-il dans la pièce de Larry Tremblay. Quatre personnages, accompagnés dans leur déroute par un joker à la neutralité bienveillante, finissent par voir plus clair dans leur vie respective. Comme une psychanalyste qui, en apparence, n'intervient que fort peu, le joker remettra pourtant tous et chacun sur sa voie, sur sa bonne voie, permettra à ces égarés de se conjuguer enfin à la première personne du singulier, de se (re)trouver une identité propre.

Mais il faut parfois beaucoup de courage pour ainsi parvenir à soi, sans concession aux désirs des autres. Il est souvent difficile de vaincre la peur de l'inconnu et la peur, plus grande encore, de ce que l'on porte en soi et que l'on n'ose révéler. La pièce de Larry Tremblay le rappelle sur un mode ludique, nous menant à la conclusion que la vie n'est très souvent qu'une amusante chansonnette. Ce que l'on ne savait pas voir.

Un personnage dira, dans un passage magnifique : « Les mots. Voilà le problème. Il faut les apprivoiser. Ce sont des bêtes sauvages. Ils nous mordent les lèvres, nous déchirent la langue, mettent en pièce notre pensée si on manque de vigilance. Il faut se tenir sur ses gardes quand on travaille avec les mots. Un poète véritable les dompte, les met sous sa main. Un poète véritable choisit ses mots comme un guerrier choisit ses armes. Cette nuit, j'ai compris que je souffrais d'un problème de vocabulaire. Quelle révélation ! » Pour sa part, c'est en accédant aux mots qu'Olivier connaîtra la révélation. Julianne, Alice et Simon, par des voies différentes, pourront tous et toutes s'exclamer : Quelle révélation !

« Quelqu'un est là ? Hou hou ! Quelqu'un peut m'entendre ? », dit Julianne. Le Joker de répondre : « Moi, je t'entends. » Ainsi entendus, ainsi frôlés par l'aile de l'ange joker, qui abolira leur sentiment de solitude, chacun connaîtra une renaissance.

Simon : De quel rêve parles-tu ?

Julianne : Du mien.

ÉQUIPE DE CRÉATION

Texte Larry Tremblay

Mise en scène Eric Jean

Avec Louise Cardinal, Marilyn Castonguay, Normand Daneau, Pascale Montpetit, André Robillard

Assistance à la mise en scène Chloé Ekker

Décor Pierre-Etienne Locas

Costumes Cynthia St-Gelais

Lumière Martin Sirois

Maquillages et coiffures Florence Cornet

Musique originale Laurier Rajotte

Régie et assistance sonore Guy Fortin

RÉSUMÉ

« Le Joker » se déroule au cours d'une seule nuit. Mais cette nuit en recèle plusieurs : nuit du vent fracassant les fenêtres, d'une clameur grandissante, de frontières dévastées, d'une foule avançant invisible ou encore d'une histoire d'amour dérisoire. Comme si, au coeur de cette obscurité, un accélérateur de particules permettait à la réalité d'atteindre une quatrième dimension : là où le temps ne suit plus son cours normal. Quatre personnages subissent les effets de cette accélération et sont confrontés au Joker, qui les interpelle, les pousse dans leurs derniers retranchements.

Ce nouvel opus de Larry Tremblay, écrit pour Eric Jean avec qui il entame une troisième collaboration, propose un langage acéré qui dérègle les moeurs, voile nos perceptions et sème l'ambiguïté.

Dans cette étrange marche nocturne où le monde ne tient plus en place, on interroge la peur de l'autre, qui n'est, peut-être, que soi-même.

PRÉSENTATION THÉMATIQUE

Ce spectacle donne l'occasion de redécouvrir la parole de Larry Tremblay, qui occupe une place importante dans la dramaturgie québécoise contemporaine. En 2015, son roman *L'Orangerie* s'est mérité le Prix des libraires du Québec et le Prix littéraire des collégiens.

D'un point de vue thématique, on retrouve surtout dans ses pièces les problématiques du corps et de l'esprit, des relations amoureuses, de l'identité et de l'individu face à la société. Plus précisément, dans « Le Joker », une famille évolue aux prises du Joker, une force immuable influençant le cours des choses, dans un espace-temps bouleversé. Questionnements identitaires, affirmation des liens filiaux, confrontations amoureuses : le Joker joue avec le réel et sème le doute chez les personnages. C'est finalement la peur de l'autre et de l'inconnu qui se révéleront comme thématiques centrales de ce nouvel opus.

JOKER ET ZOMBIE

Par Larry Tremblay, auteur du *Joker*

Dans un jeu de cartes, le joker n'a pas une valeur fixe. Il les possède potentiellement toutes. Il s'adapte, se métamorphose, se travestit, passe du cœur au pique, du roi au valet. Il s'amuse et déstabilise les joueurs qu'il surprend par son apparition. C'est une carte hautement théâtrale. Pas étonnant de le faire apparaître sur une scène, l'endroit tout désigné pour jouer, pour manifester cette polyvalence facétieuse, parfois naïve, souvent machiavélique, toujours ludique.

Ce n'est pas toutefois la figure du joker qui a nourri au départ l'écriture de cette pièce. Elle est apparue pendant le processus et peu à peu s'est constituée comme un point de fuite, aimantant les dialogues, les orientant vers un dénouement tragico-comique.

Mon point de départ relève plutôt d'un questionnement métaphysique : sommes-nous réellement seuls lorsque nous pensons ? Autrement dit : cette voix intérieure que nous entendons dans les limites de notre intimité, résonnant dans la chambre de notre crâne, est-elle totalement mienne où ne vient-elle pas parfois d'ailleurs, d'un autre ? Est-ce toujours moi qui en moi parle ? Y a-t-il à mon insu un autre qui pense en moi ? Est-ce alors une intrusion qui me menace, me trompe, ou une ouverture qui m'enrichit ?

Ce « surplus de voix » qui dépasse de notre pensée, que nous traînons avec nous comme un rétroviseur, comme si nous affrontions un avocat du diable intraitable ou nous discussions avec un ami obséquieux, je me suis amusé à l'incarner dans un personnage. Le joker n'existe pas par lui-même. Il n'a même pas le statut du fantôme, si à l'aise et comme chez lui au théâtre. Il n'existe que parce que d'autres existent. Son mode d'apparition et de disparition est celui de l'ombre.

La figure du joker a fait naître celle du zombie, incarnation ambivalente où la vie et la mort n'arrivent pas à s'entendre sur le sort qu'elles réservent au corps. Car il y a un peu de zombie dans le joker et vice versa. Les deux sont des figures d'intrusion. La peur que nous avons d'être envahis par ceux qui viennent d'ailleurs, que nous percevons trop différents, trop éloignés de nos valeurs, s'incarne dans cette vision grotesque d'une horde de morts-vivants, sillonnant les rues d'une ville déserte, affamés de chair humaine.

Il fallait, pour contrebalancer ce climat de paranoïa dû à la peur de l'autre en soi et hors de soi, le fonctionnement d'un univers théâtral où le temps s'affole, où une seule nuit vaut bien une année, où les ressorts du comique font rebondir les scènes. Après tout, le joker est aussi un farceur, un clown noir. Et il y a bien aussi un peu de Feydeau dans *Le Joker*.



Crédit photo: Bernard Fontaine

>AUTEUR À PROPOS DE LARRY TREMBLAY

Rédigé par Sophie Croteau, CEAD, Décembre 2010

Larry Tremblay occupe indubitablement une place importante dans la dramaturgie québécoise contemporaine. Après une maîtrise à l'Université du Québec à Montréal en théâtre, complétée en 1983, et de nombreux voyages en Inde où il a étudié le kathakali, il se fait connaître au grand public montréalais par sa performance solo des quatre personnages de Provincetown Playhouse, juillet 1919, j'avais 19 ans en 1985. S'ensuit une carrière théâtrale fulgurante en tant qu'auteur, comédien et metteur en scène, qui débute par la publication et la création sur scène de sa première pièce, *Le déclic du destin*, en 1989. Depuis, ses textes sont régulièrement publiés et mis en scène, autant ici qu'à l'étranger, les plus connus étant *Leçon d'anatomie* (1992), *The Dragonfly of Chicoutimi* (1996), *Le Ventriloque* (2001) et *Abraham Lincoln va au théâtre* (2008). Il entretient aussi une activité d'écrivain prolifique, publiant récits, romans et poésie, souvent louangés par la critique.

Dans l'histoire théâtrale du Québec, on le situe dans la mouvance des auteurs des années 80, comme Normand Chaurette et René-Daniel Dubois, qui délaissent le théâtre engagé et dénonciateur vers une forme plus personnelle et travaillée, où le lyrisme remplace le joual et où le vide efface le réalisme. Larry Tremblay est reconnu pour ses monologues, où des personnages en crise identitaire se déconstruisent physiquement et émotivement devant le public. On reconnaît ses textes à leur forme épurée, où ponctuation et didascalies sont absentes, pour laisser toute la place au rythme et à la musicalité des mots et du personnage. D'un point de vue thématique, on retrouve surtout dans ses pièces les problématiques du corps et de l'esprit, des relations amoureuses, de l'identité et de l'individu face à la société.

Plus précisément, on remarque que le personnage est le point central de son processus créatif, autant dans l'écriture que dans le jeu. Il est l'amorce de toutes ses pièces et est autant sujet que protagoniste. Son corps est le lieu de toutes les problématiques, comme la confrontation des identités, le morcellement de la langue ou l'anxiété de l'esprit. Le texte découle de sa voix unique, de la musicalité de sa langue et du rythme de ses mots, singulier à chacun.

Une des particularités du travail de Larry Tremblay se trouve aussi dans l'influence qu'ont la pratique du kathakali et plus largement de l'Inde dans son écriture et sa vision du jeu de l'acteur. Bien qu'il n'ait jamais cherché à importer cette forme de danse-théâtre indienne en terre québécoise, Tremblay a passé de nombreuses années à l'étudier et à en maîtriser l'étonnante complexité. Cette fascination se traduit notamment dans l'importance indéniable qu'il accorde au corps du personnage et de l'acteur, dont il traite plus particulièrement dans son essai *Le crâne des théâtres*, essai sur le corps de l'acteur, paru en 1993, et qu'il a intégré dans sa pédagogie lors de ses longues années d'enseignement à l'Université du Québec à Montréal.

Pour conclure, on constate donc que la démarche artistique de Larry Tremblay le place dans une position de choix dans le théâtre québécois. Depuis vingt ans, il pratique un réel travail d'artisan au sein du milieu, réfléchissant, écrivant, jouant, créant et enseignant le théâtre. Plus précisément, on remarque que le personnage est le point central de son processus créatif, autant dans l'écriture que dans le jeu. Il est l'amorce de toutes ses pièces et est autant sujet que protagoniste. Son corps est le lieu de toutes les problématiques, comme la confrontation des identités, le morcellement de la langue ou l'anxiété de l'esprit. Le texte découle de sa voix unique, de la musicalité de sa langue et du rythme de ses mots, singulier à chacun.



Crédit photo: Pierre Manning

> METTEUR EN SCÈNE ERIC JEAN

Un créateur singulier

Eric Jean s'est imposé très tôt comme étant un des créateurs les plus audacieux et prometteurs de sa génération. Il poursuit sans relâche le questionnement autour des méthodes de création. À travers son parcours de créateur, il tente de mobiliser toute une équipe de collaborateurs de talent autour d'un même objectif, soit mettre de l'avant, à l'aide d'une méthode sans cesse renouvelée, une sorte de « faire ensemble » où le théâtre retrouverait sa force première : celle de donner naissance à un univers où tout est possible, où le réel côtoie le rêve et où la magie retrouve enfin droit de cité...

Cette nécessité de réenchanter le réel trouve sa source dans la conception même de l'art que s'est forgée Eric Jean, comme en témoigne l'onirisme dans lequel baignent ses spectacles, ainsi que le point de vue surréaliste qui oriente son écriture scénique. Souhaitant davantage faire naître des sensations plutôt que de susciter l'émotion du spectateur, il préfère créer une série d'impressions plutôt que de faciliter la lecture d'un récit traditionnellement construit. Le metteur en scène d'*Hippocampe* jongle avec mystère et poésie, orchestrant des spectacles souvent hétéroclites, aux structures complexes et fragmentées – mais toujours ludiques –, où se mélangent les genres et les tonalités.

Biographie

Le travail d'écriture par improvisations d'Eric Jean a soulevé plus d'un intérêt au cours des années. Il a pu l'enseigner notamment au Mexique et à l'École nationale de théâtre du Canada au cours de son mandat de trois ans à titre d'adjoint à la direction artistique.

Entre 2004 et 2016, il a oeuvré comme directeur artistique et général du Théâtre de Quat'Sous. Dès le début de son mandat, Eric Jean poursuit les efforts acharnés qu'avaient entrepris Pierre Bernard et puis Wajdi Mouawad afin que le projet de reconstruction se concrétise. Il réussit à faire de cette intime salle de spectacle un véritable carrefour culturel et un lieu d'échanges et de rencontres.

Après *Hippocampe*, *Chambre(s)*, *Opium_37*, *En découdre*, *Emovere* et *Survivre*, Eric Jean s'est plongé dans l'univers de Vickie Gendreau en adaptant son roman *Testament* sur la scène du Quat'Sous. Suite à ce vif succès de la saison 2013-2014, le spectacle a été présenté au festival de théâtre *Una mirada al mundo* de Madrid, en Espagne. En 2014, Eric Jean a vu se concrétiser son rêve de mettre en scène le film culte de John Cassavetes, *Opening Night*. En 2015, dans le cadre des 60 ans du Théâtre, il a revisité avec tout ce qu'il fallait de folie et d'irrévérence *Variations sur un temps* de David Ives. La saison 2016-2017, la dernière programmation d'Eric Jean à titre de directeur artistique et général du Quat'Sous, est marquée par sa collaboration avec l'auteur Larry Tremblay pour *Le Joker*.

Un parcours artistique reconnu

Eric Jean a obtenu en 2004 une place parmi les cinq finalistes du prix Siminovitch, une distinction qui témoigne de l'excellence et de l'innovation du théâtre canadien. Il a également signé la mise en scène du Gala des Masques durant la même année. Il a reçu deux Masques pour la meilleure production en région pour les pièces *Camélias* et *Une ardente patience*. Finalement, la pièce *Hippocampe* lui a valu le Prix de la critique montréalaise.

**THÉÂTRE DE
QUAT' SOUS**

100 avenue des Pins Est,
Montréal
Billetterie 514 845-7277
quatsous.com

GROUPES SCOLAIRES

Charlotte Léger
comm@quatsous.com
514 845-6928 poste 105

